

ENTRETIEN AVEC JULIA VIDIT

Julia Vidit

Comédienne, metteuse en scène et formatrice, directrice du Théâtre de la Manufacture.



L'acte 6 marque, avec la pièce *Quatrième A (lutte de classe)*, le retour du duo créatif formé par Guillaume Cayet et Julia Vidit. L'occasion d'interroger la metteuse en scène sur sa vision du théâtre à l'épreuve du contexte actuel et sur les défis que représente cette pièce unique en son genre. Une rencontre passionnante.

Théâtre de la Manufacture (TM): Comment abordez-vous cet acte 6 au cours duquel sera notamment jouée la pièce *Quatrième A (lutte de classe)* que vous mettez en scène ?

Julia Vidit (JV): Je me suis intéressée à la notion de révolution qui traverse finalement de nombreux spectacles de cet acte 6. Pour *Quatrième A*, nous avons parfois des retours un peu véhéments, certains nous disant qu'on ne peut pas montrer ça, inciter ainsi à la révolte. Avec *Skolstrejk*, du même auteur et qui introduit en quelque sorte *Quatrième A*, nous avons aussi eu très souvent cette fausse polémique avec les enseignants, sur le fait qu'on ne peut pas jouer une telle incitation à la révolte. Des réactions très intéressantes qui m'ont fait réfléchir sur le fait que le théâtre répète la révolution, qu'il est là pour la préparer, la rêver.

TM : Mais que l'on vous fasse ce type de réflexion prouve aussi que vous "tapez" juste.

J.V : Oui c'est vrai ! Après fort heureusement, il n'y a pas que ce type de réactions ! La plupart des gens sont très contents. La pièce leur donne de l'élan.

Et c'est ça qui me fait du bien dans la pièce. C'est l'élan, avoir l'énergie de faire les choses, de dire les choses. Je trouve ça beau !

TM : La pièce ne traite pas uniquement de la révolte contre l'autorité, mais aussi de toutes les petites révolutions intérieures qui s'opèrent à l'adolescence. Elle traite de la découverte de soi, des autres.

J.V : Tout cela est très vrai. D'ailleurs dans l'édito je parle aussi de révolution personnelle, intime, intérieure. Et je me disais qu'au fond, chaque spectacle devrait nous faire vivre une petite révolution, au sens de transformation. Dans ma vision, chaque spectacle devrait nous transformer, opérer un changement en nous.

T.M : Aller au théâtre est déjà un acte fort du spectateur qui fait le choix de sortir de chez lui pour aller à la rencontre de l'autre, de l'art. Mais sur place, il doit aussi se laisser porter par ce qu'il voit.

J.V : En effet, le spectateur a aussi une responsabilité : celle d'accepter de se laisser surprendre par ce qui lui est raconté. À chaque fois que je rentre dans une salle, j'ai toujours très envie d'y aller, quel que soit ce qu'on me propose. Après je peux me rétracter pour divers raisons mais au départ, je pars toujours du principe que le spectateur est, comme moi, c'est-à-dire comme un enfant de 5 ans qui attend le spectacle et qui a envie d'y aller !

TM : Est-ce que le contexte actuel très difficile, notamment suite aux événements tragiques qui se sont déroulés dans différents établissements scolaires, influe sur votre processus créatif ? Qu'est-ce que tous ces débats sur l'école, la volonté de la "sanctuariser" et de la protéger vous évoquent ?

J.V : Dans *Quartiers libres #3*, avec Guillaume Cayet, nous nous sommes intéressés à l'enseignement public. En tant qu'actrice et lectrice de ce projet, je suis allée à la rencontre de nombreux acteurs du milieu éducatif, nous menons une réflexion sur cette thématique depuis longtemps. Pour en revenir à la situation actuelle, je dois dire que je me sens particulièrement touchée par tout cela. Je pense que l'école manque tout simplement de moyens. Comme tous les services publics. Elle manque de moyens pour avoir des enseignants qui se sentent confiants,

forts et soutenus. Tout cela est très compliqué. En ce qui concerne la question de la laïcité, je pense qu'il faut assumer totalement les valeurs républicaines au sein de l'école. Après, d'une certaine manière, nous portons une part de responsabilité dans la situation actuelle. Tout cela est lié à notre histoire, à celle de la colonisation, etc. Cette situation interroge aussi sur ce que l'on enseigne et comment on l'enseigne. Comment mieux expliquer les ressorts de cette histoire complexe? *Quatrième A* est importante parce qu'elle traite des problématiques d'inclusion/exclusion.

La question principale est: comment inclut-on? Mais cette inclusion, ce n'est pas uniquement à l'école qu'elle doit s'opérer. C'est un long travail de décolonisation des esprits aussi. Nous devons réussir à faire notre travail de mémoire, tout en reconnaissant notre part de responsabilité. Il faut admettre que certaines populations ont été malmenées, notamment les populations musulmanes, lorsque nous avons colonisé leurs pays, ou quand elles sont arrivées en France. Je viens de lire un livre sublime qui s'appelle *Attaquer la Terre et le soleil* de Mathieu Bezezi qui raconte l'histoire des premiers colons en Algérie. Ce qu'il raconte sur le Code de l'indigénat notamment, est terrifiant. On traîne tout de même de véritables casseroles... Après, quand on a un môme qui vient avec son couteau tuer des gens dans une école, il y a quelque chose de l'ordre de la folie, d'un geste radical, et je veux croire que cela ne va pas se passer tous les deux jours. Heureusement qu'on n'a pas les armes à feu en libre accès.

Mais cela montre qu'il y a un travail à faire d'éducation et de dialogue. Je pense qu'il ne faut pas en avoir peur et on le voit dans *Quatrième A* avec la professeure de français qui cherche différents moyens pour capter l'attention de ses élèves et les inviter à échanger, partager. Tout l'enjeu de l'école est là: comment réussir à faire comprendre, à faire grandir, à émanciper les êtres et à les éclairer... à en faire des êtres éclairés.

TM: Dans *Skolstrejk* (la grève scolaire), vous montriez la jeune génération face à la question de l'engagement. Est-ce que vous avez l'impression que les jeunes sont plus engagés aujourd'hui? D'après vous, quel rôle jouent Internet et les réseaux sociaux dans cet engagement?

JV: D'après ce que j'ai pu voir sur le terrain, il y a un engagement fort chez les jeunes de 20 à 30 ans. Je

suis même épatée parfois par la radicalité de certains engagements. Dans *Skolstrejk*, le personnage principal Louise se bat contre le réchauffement climatique. C'est une cause très grande qui va bien au-delà du lycée et cela va la faire beaucoup réfléchir. Elle en arrive ainsi à la conclusion que la seule action juste par rapport à tout cela, c'est de mettre à l'arrêt la production. Elle relie capital et réchauffement climatique et cherche à mettre en place une action forte qui a du sens par rapport à la cause. Dans *Quatrième A*, ils sont collégiens, donc encore très jeunes. Chez eux, la lutte reste ancrée dans le collège et tourne autour de revendications d'élèves. Les enjeux sont différents. Évidemment, cette lutte va parfois dépasser un peu le cadre du collège, puisqu'ils vont avoir des réflexions sur l'institution scolaire, son organisation, son fonctionnement. Ils réclament par exemple des tables en rond ou la fin des carnets de correspondance. Donc en ce sens, ils remettent en question l'ordre établi par l'école. Au lycée, ils ont un engagement qui reste très intellectuel, un engagement d'idées.

Les réseaux sociaux leur donnent l'illusion d'être actifs. Quand on les interroge sur les moyens de la lutte, le fait de poster quelque chose sur les réseaux sociaux est la première chose qu'ils évoquent. Alors nous prenons toujours le temps de leur demander s'ils pensent que poster quelque chose a véritablement un impact. Et la réponse est toujours la même: «Oui, ça informe les autres, ça fait passer des idées.» On les interroge alors sur le fait de savoir comment être sûr que ce que l'on poste est véridique, authentique. On prend le temps d'analyser ce qu'est un post, son contenu, son rôle... Mais quand il s'agit d'actions concrètes, réelles, alors là, ils sont perdus. D'ailleurs, quand on a créé *Skolstrejk*, c'était au moment de la Marche pour le climat, lancée par Greta Thunberg fin 2018. Certains y sont allés mais dans les récits qu'ils nous en ont faits, on a compris qu'ils étaient embarrassés. Peu nombreux, brandissant leurs quelques pancartes, ils se sont sentis un peu démunis et se sont vraiment demandé à quoi tout cela pouvait bien servir. Ils n'ont pas senti l'effervescence, la force du collectif. Les professeurs eux-mêmes étaient embêtés parce qu'ils n'avaient pas le droit d'aller manifester avec leurs élèves alors que certains avaient très envie d'y aller. L'école n'a pas réussi à se positionner... Enfin, si, elle s'est positionnée du côté de l'interdit et de la punition contre tous ceux qui y participaient. Donc on n'a pas du tout accompagné les velléités de manifestations de ces jeunes. Nous

avons organisé des ateliers avec des collégiens autour de *Quatrième A*, et c'est drôle parce que quand on leur pose la question de savoir ce qui leur donne envie d'agir, quelles sont les règles qu'ils ont envie de remettre en question et qui leur donnent l'impression qu'elles empêchent un bon fonctionnement de l'école, c'est très dur pour eux d'y réfléchir et de véritablement se poser la question. Et cette situation m'interroge beaucoup. J'ai réellement l'impression qu'ils sont éduqués dans l'idée du « c'est comme ça ». C'est là où ma position est délicate ! Il ne s'agit pas de dire que l'anarchie est la solution, il faut bien des règles pour vivre ensemble, on le sait. Mais il faut aussi donner aux élèves, aux jeunes gens, l'envie d'agir, d'oser prendre leur place, de changer le monde.

TM : Dans la pièce, on voit aussi qu'ils sont à un âge où il est compliqué de parvenir à trouver sa place et sa voix par rapport à ses parents. On voit qu'ils se posent la question de savoir s'ils doivent penser comme eux ou s'ils peuvent penser par eux-mêmes. Il y a la question de la loyauté ou de l'opposition. C'est compliqué de se séparer idéologiquement de ses parents...

JV : Oui tout à fait ! Et dans le même sens, *Quatrième A* pose aussi la question de la lutte des classes, de la détermination sociale. Pour moi, l'école doit continuer d'être le lieu de la possibilité d'évolution sociale des élèves, en termes de connaissances notamment. Et l'école va mal là-dessus aussi. On a une école avec un niveau qui s'affaiblit... Peut-être est-ce dû au fait de dissocier l'instruction de la production ?

TM : Est aussi abordée dans la pièce l'inégalité des chances entre les périphéries, les campagnes et les grands centres urbains. La ville-toute-belle contre la campagne-toute-crevée. On sent quand ils parlent que les élèves ont déjà intégré qu'ils valaient moins que les autres parce qu'ils sont dans une périphérie.

JV : La pièce est assez cruelle pour ça. C'est comme s'il n'y avait plus de filtres. D'un seul coup, beaucoup de choses sont dites. Mais justement, la pièce montre qu'il faut oser poser les choses et ne plus faire semblant.

TM : Le personnage du principal est très intéressant... Il apparaît totalement dépassé par tout ça, démuné aussi. Là encore, le constat sur l'institution scolaire est très cruel.

JV : Oui, il n'a pas les moyens de faire une école à la hauteur de ses ambitions. Je pense aussi à la Meilleure Amie qui, elle, voit son rêve se briser. La

pièce montre aussi comment l'école peut parfois briser des rêves alors qu'elle devrait être le lieu de la projection de soi. Tout cela va de pair avec la question de l'évaluation de l'intelligence à l'école, comment tout ce processus engendre très vite une forme de stigmatisation. Je me demande vraiment comment on pourrait davantage travailler sur les compétences naturelles de chacun et pas sur un savoir qualifié, quantifié. Évidemment c'est un peu facile de venir donner des leçons de l'extérieur sur l'école. L'école c'est une vieille dame. L'école française c'est le premier employeur européen. Donc c'est une énorme machine. C'est un beau système, une belle idée. Je suis très attachée à l'école publique. Mais sans vouloir tout changer, parce qu'encore une fois c'est une vieille dame, l'idée est de réfléchir à comment aujourd'hui on peut la réinventer. Il existe notamment des Maisons Familiales Rurales. Les MFR sont des maisons qui, dans les milieux ruraux, accueillent des jeunes qui alternent entre école et entreprise, principalement dans le secteur de l'agriculture. Pendant les semaines où les élèves sont en entreprise, les professeurs se rendent quand même à la MFR pour être ensemble. Il y a la question du collectif, de l'équipe. Cette question du collectif ne doit pas être uniquement du côté des élèves mais aussi des enseignants. Et aujourd'hui, je pense que les enseignants sont extrêmement seuls. Dans une classe, ils sont seuls. Ensuite ils préparent leurs cours, corrigent leurs copies... mais toujours seuls. Où est l'espace du collectif dans le monde enseignant ? Et ça, ça n'est pas du tout pensé. Le principal de collège ou le proviseur de lycée est là pour organiser la bonne marche de l'établissement en termes d'horaires, d'organisation, de déploiement des effectifs, mais la responsabilité de l'encadrement de l'équipe pédagogique c'est quelque chose qui reste assez peu travaillé. Personne n'en parle jamais. Et d'ailleurs, quand on a des copains profs, il n'y en a jamais un pour dire « non je ne peux pas venir, j'ai une réunion avec l'ensemble des profs de français du lycée parce qu'on réfléchit à comment on travaille » ou « j'ai rendez-vous avec les profs de la classe, comme toutes les semaines ». Il n'y a pas de collectif d'enseignants. Et ça, ça interroge aussi. Dans *Quatrième A*, la question du collectif ne vient que par les élèves. On sent bien que les figures d'autorité (la psy, le principal, les profs...) sont très seules. Alors que dans les MFR, il y a un véritable encadrement de l'équipe pédagogique. La cohésion au sein de l'équipe permet aussi de mieux gérer les difficultés, de partager les points de vue sur un élève et de l'accompagner au mieux.

TM : En fait, l'attitude face à l'école est un peu celle de la psychologue dans la pièce. On écoute sans entendre, on veut régler les problèmes en les faisant rentrer dans des cases faciles à cocher. C'est le problème aussi de notre administration qui règle tout par des formulaires où tout doit rentrer dans des cases. On ne s'autorise pas à écouter l'autre dans son altérité, sa différence.

JV : Mais c'est un manque de temps et de moyens ! Ce qui est important aussi c'est de se demander comment on accompagne collectivement un enfant. Un gamin qui pète un câble ou qui a des propos inacceptables en classe, il ne s'agit pas juste de lui mettre une croix dans son carnet. Il faut réfléchir à ce que l'on voit, à ce que chaque enseignant a perçu. Il faut avoir une vision de l'élève plus riche, nourrie des points de vue de tous ceux qui l'encadrent pour pouvoir l'accompagner au mieux. Mais un autre élève demandera peut-être un autre type d'accompagnement. En fait, on essaye de poser une règle, une grille de sanction qui est la même pour tous or chaque élève est différent.

TM : Mais tout est toujours une question de temps et de moyens. On n'a pas le temps d'aller à la racine des problèmes, d'essayer de comprendre tous les tenants et aboutissants d'une situation. Et pourtant, du positif peut ressortir de tout cela.

JV : Tout cela est très complexe. Et finalement, ces problématiques rejoignent aussi les enjeux purement théâtraux. Comment traduire tout cela sur le plan de la mise en scène ? Les choix faits évitent un regard qui serait surplombant. Il ne s'agit pas de stigmatiser l'école, de dire que tout est nul. Au contraire ! Et c'est là que la pièce se fait particulièrement touchante. Ce qui est émouvant, c'est que malgré tous les problèmes, il y a un groupe qui existe et qui va agir. En cela, la pièce est profondément joyeuse !

TM : Vous revendiquez également un côté festif avec cette pièce. Notamment dans les projets de scénographie. Ce n'est pas un espace totalement fermé, mais un espace qui laisse la place aussi à l'imaginaire et à la fantaisie du spectateur.

JV : En fait, dans et autour d'une salle de classe, il se passe beaucoup plus de choses que ce que l'on croit ! Je le vois bien aussi avec mes propres enfants, au collège on voit tout par le prisme de la salle de classe. Et il se passe aussi beaucoup de choses hors de la salle de classe, dans les couloirs, dans la cour... On apprend aussi beaucoup sur soi hors de la salle de classe. Là où l'auteur est fort c'est que, comme il fait raconter et reconstituer l'histoire par « La Discrète », un jeu se crée. Elle est à la fois à l'intérieur et à

l'extérieur de la salle de classe, à la fois dans le futur et dans le présent... C'est quand même génial, cette temporalité ! Elle raconte le futur et revit des scènes passées au présent. Cette pièce apprend donc aussi la distance, la mise en perspective des choses. C'est très joueur. Cela fait penser aussi aux séries. Tout l'enjeu est de réussir à imaginer un montage qui permet de sortir du cadre, de se balader dans d'autres lieux, d'autres temporalités.

TM : Et cela permet aussi une irrésistible ironie puisque « La Discrète » se permet également des réflexions très drôles sur les événements et les autres élèves. Elle s'adresse en toute liberté au spectateur sans que les autres personnages ne l'entendent.

JV : Exactement. Pour le spectateur, c'est aussi un apprentissage ! Il faut apprendre à faire du métalangage, à sortir et à regarder. C'est ce que je dis tout le temps : dézoomons ! Essayons de regarder d'au-dessus, de côté, d'ailleurs, d'opérer un changement de point de vue. « La Discrète » est comme une caméra. Et techniquement c'est un gros défi : il faut réussir à faire circuler l'œil du spectateur et lui permettre de suivre cette reconstitution, et ce, alors même que se pose la question de la frontalité : au théâtre, tous les spectateurs font face à la scène et regardent dans le même sens ! Tout le jeu est là : « La Discrète » nous entraîne et nous promène dans différents espaces et tout ça depuis un espace unique qui est la salle de classe.

TM : La pièce possède une galerie d'une trentaine de personnages qui seront joués sur scène par cinq comédiens. Comment cette idée de distribution est-elle venue ?

JV : Quand Guillaume Cayet m'a fait lire sa pièce, je l'ai tout de suite trouvée super. Puis très vite s'est posée la question fatidique : très bien mais comment on fait ? Au départ, il avait indiqué qu'il était possible de jouer la pièce avec quatre acteurs, dont « La Discrète »... donc seulement trois acteurs autour d'elle. Mais je me suis très vite rendu compte que cela ne fonctionnait pas. Il y a des scènes qui convoquent beaucoup de monde. C'est comme ça qu'on en est arrivé à cinq acteurs. En réalité, nous avons retravaillé longtemps la pièce. La première lecture publique a eu lieu en 2020, mais moi j'avais découvert la pièce en 2019. C'est à la première lecture que j'ai décidé de la faire avec « La Discrète » et quatre acteurs autour d'elle. Il y a aussi des questions de production. Jusqu'où peut-on aller ? Je voulais vraiment le faire avec un minimum d'acteur. Ce qui m'amuse, c'est de me dire qu'en fait, elle

a dans la tête quatre marionnettes qui peuvent jouer tous les rôles autour d'elle. Après il faut se débrouiller pour que ça fonctionne. Mais je ne vous cache pas que c'est un gros Rubik's Cube ! Comment les personnages apparaissent et disparaissent sans pour autant sortir de scène... c'est un défi !

TM : Pour les comédien.nes, il y a aussi tout un travail à faire sur la gestuelle, la voix, pour déterminer comment ils doivent se comporter quand ils ne sont pas convoqués par « La Discrète ».

JV : Exactement ! L'enjeu est de trouver comment reconfigurer l'espace selon les descriptions de « La Discrète » afin que le spectateur ne perde pas le fil de l'intrigue. C'est d'autant plus complexe que Guillaume a dessiné un plan de la classe qu'il a intégré tout au début de la pièce, donc il y a des places assignées, un ordre à respecter. Cela revient à ce que l'on disait sur le fait de trouver sa place d'ailleurs ! Dans la pièce, « La Discrète » décide de façon très concrète de cartographier sa salle de classe et cela crée un jeu avec le spectateur. On commence par le fond, on passe par le devant et on arrive au milieu, le rang de « La Discrète ». Il faut donc réussir à se promener dans cette classe, mais aussi hors de la classe, dans les couloirs, les extérieurs, etc... Et c'est là où intervient la force de l'imaginaire ! Ce texte est une véritable ode au théâtre. Cette pièce montre comment on peut s'amuser à faire apparaître et disparaître. Sur cette scène, on peut voir tout ce que l'on veut, alors même qu'il y a un écart flagrant entre ce que l'on voit réellement et ce que l'on croit voir ! Tout ce jeu contribue aussi à transformer le spectateur en acteur de cette pièce !

TM : Et il va y avoir aussi tout un travail de la lumière et de la musique.

JV : Oui, tout à fait. Il y a la question de la percussion. Pour moi, c'est une pièce qui est très rythmique, très rapide. Un des acteurs est batteur. Cela ne veut pas dire qu'il y aura une batterie sur scène... même si on s'est posé la question ! La question des rythmes me semblait très pertinente et inspirante par rapport à la question de la révolte et de la contestation qui se fait entendre. Il y a quelque chose de très beau dans le fait de voir un groupe de gens jouer quelque chose ensemble. L'idée est de créer une rythmique collective qui serait une analogie, un miroir du mouvement collectif créé. On arrive à faire quelque chose ensemble pour se faire entendre. Quand ils sont sur le toit pour organiser leur bal, il y a une rythmique particulière. Et pendant les trois jours qui mènent à cet événement final, on assiste à la construction de cette rythmique. Ces

sons percussifs vont ponctuer la pièce, la rythmer, permettre de changer d'espaces, etc... Et en lumière c'est pareil, on a besoin d'un séquençage. On a besoin d'isoler des espaces dans l'espace commun et tout ça va faire l'avancée de la pièce, de l'intrigue. Donc c'est un gros travail... et très complexe. Alors qu'il faut que ça ait l'air simple. C'est là tout le paradoxe !

TM : Revenons à votre collaboration avec Guillaume Cayet. Lui aviez-vous commandé la pièce ?

JV : Non, il a fait une résidence dans un collège et il en est ressorti avec cette pièce-là qui s'appelait au départ *Les Élémentaires...* qui rejoint le duo « Monocle » et « Binocle » de la pièce qui dissertent longuement sur les super-héros et les éléments qu'ils représentent. Voilà comment ça s'est passé : il écrit la pièce, ça m'intéresse, on en parle. À l'été 2020, on écoute ensuite la pièce ensemble avec des acteurs. Là-dessus, il voit des choses sur lesquelles retravailler, notamment sur les questions de distribution. Ensuite on fait des allers-retours, on réfléchit et on avance ensemble jusqu'en juin 2023 où on réécoute la pièce, on retravaille avec les acteurs, et il finalise le texte. Donc ce n'est pas du tout une commande ! C'est une pièce qui sort de lui et d'un travail qu'il a fait d'abord seul. Après évidemment, la pièce est colorée du travail que l'on fait à deux.

TM : Justement comment vous nourrissez-vous des attentes et désirs de l'un et l'autre ? Comment dialoguent le dramaturge et la metteuse en scène ?

JV : Sur cette pièce-là, ce que j'ai vraiment apporté, c'est la question de la simplification. Originellement, la pièce était plus longue, plus dense, il y avait beaucoup de sujets. J'ai souhaité qu'on se concentre sur « La Discrète », tout en montrant que le système est déficient, à bout de souffle. D'un point de vue de la dramaturgie, le texte est balèze. Il y a plein de lignes différentes qui finissent par converger pour donner ce mouvement collectif. Et ça c'est intéressant pour la question de la révolution, de la révolte collective. À un moment donné, il y a un faisceau de circonstances qui font que s'opère un mouvement collectif. C'est assez miraculeux en fait de montrer qu'à un moment donné un groupe de gens se lèvent pour dire non ! Donc on a clarifié tout ça. Avec Guillaume, nous collaborons ensemble depuis de nombreuses années et nous avons construit une relation de travail fondée sur une véritable complicité. Et ce qui nous lie par-dessus tout, c'est le fait que l'on soit tous les deux profondément attachés à faire un théâtre qui s'adresse à tous. C'est une chose essentielle. Faire

un théâtre qui parle du monde dans lequel on vit aujourd'hui et qui représente et donne une voix aux invisibles. Il est urgent de représenter justement ceux qui ne sont pas visibles.

TM : Comment décririez-vous votre théâtre?

JV : Pour moi, il s'agit de montrer comment le théâtre peut être une expérience de la transformation : transformation de soi, par la connaissance des autres, etc... Il faut redonner au spectateur l'envie et la possibilité d'agir et d'être acteur, de prendre part à quelque chose de plus grand que lui, d'être responsable de sa vie, de ses choix, de sa parole. Pour moi, le plus important est de montrer comment le théâtre redonne ou plutôt donne l'envie d'être en vie tout simplement !

TM : Dans *Quatrième A*, le spectateur a un véritable rôle à jouer puisque que « La Discrète » s'adresse directement à lui. L'idée serait donc de transposer ce rôle endossé le temps de la représentation théâtrale dans le monde réel.

JV : Exactement. Il faut valoriser cette expérience, valoriser le spectateur. Il faut se rappeler qu'on est vivant, qu'on peut faire. Moi je trouve qu'il n'y a rien de mieux, quand on sort d'un spectacle, que d'avoir envie de faire des choses, d'avoir envie d'être acteur de sa vie. Et encore plus dans le cadre d'un spectacle qui s'adresse à la jeunesse !

TM : Justement, le fait que ce soit un spectacle tourné vers la jeunesse influe-t-il sur votre manière de travailler, de créer ?

JV : Quel que soit le spectacle que je monte, j'ai toujours la même exigence. Tout repose sur les niveaux de lecture. Pour moi il y a un premier niveau de lecture qui doit être très clair : on raconte une histoire. Après il y a la forme, comment on raconte cette histoire, comment je tiens ou je tends la main à ceux qui la regardent pour que personne ne reste de côté. Pour moi, un bon spectacle pour la jeunesse est un spectacle où les adultes ne s'ennuient pas ! Le défi est de trouver un dénominateur commun qui invite tout le monde à regarder. Ensuite certains perçoivent tous les niveaux de lecture, d'autres quelques-uns seulement, tout cela n'est pas grave. Cela n'empêche pas de prendre du plaisir. C'est ça qui m'importe. Je ne me dis pas que monter un spectacle pour la jeunesse est plus compliqué... de toute façon, c'est toujours compliqué de faire un spectacle ! D'autant plus dans *Quatrième A* qui est une pièce complexe. Je me rends bien compte que quand on fait une lecture simple de cette pièce, tout est clair et facile puisqu'il n'y a aucun mouvement,

tout le monde suit. Sur scène c'est plus compliqué ! Mais c'est sans doute la grande qualité de cette pièce : elle est une véritable ode à la parole. C'est la parole, ici celle de « La Discrète », qui fait advenir les choses. C'est elle qui pose les espaces et les personnages. Donc ce qui est vraiment très intéressant c'est de réussir à trouver la bonne règle du jeu qui permettra de s'amuser sans perdre personne ! C'est tout l'enjeu de la parole performative.

TM : Cela rejoint l'idée d'une expérience unique pour le spectateur puisque cette forme de théâtre implique une forte complicité avec lui. Cela crée, là aussi, un mouvement collectif.

JV : Exactement. On joue ensemble. C'est ça qui est fort ! Le spectateur n'est jamais "tranquille"... et pour moi cela devrait être le cas pour tous les spectacles, quels que soient le genre ou la forme ! Il doit y avoir quelque chose qui circule entre la scène et la salle et qui doit faire appel au spectateur. Il faut entraîner son imaginaire, ses capacités de projection. Il y a des formes qui tendent plus ou moins la main, des formes plus ou moins hostiles, mais dans tous les cas, la question devrait être comment on invite le spectateur à participer, à développer quelque chose de lui. Mais tout cela s'apprend. Et on en revient à la question de l'éducation qui apprend à analyser, comprendre et voir au-delà.

TM : Il y a aussi souvent une question de codes à avoir pour comprendre l'art. Certains peuvent se sentir vite mis de côté...

JV : Oui, quand on ne donne pas les codes, on arrive vite à un aspect qui joue contre le spectateur. C'est en cela que le théâtre a une place particulière et un rôle essentiel à jouer. Pour moi, c'est véritablement un art populaire et qui doit le rester. Le premier niveau de lecture est, en cela, essentiel puisqu'il permet vraiment de ne laisser personne de côté. Après évidemment les œuvres vont faire leur chemin à l'intérieur du spectateur. Il y a aussi tout le temps d'après qu'il ne faut pas minorer. Le temps passe et le spectateur va peut-être comprendre bien d'autres choses après-coup.

TM : Les personnages de la pièce sont des archétypes. Il y a « La discrète », « Le Nouveau », « L'amoureuse », « Monocle » et « Binocle »... Cela convoque aussi beaucoup de souvenirs de jeunesse. Vous, quelle élève étiez-vous ?

JV : Moi j'étais « Le Nouveau » ! Si je devais m'identifier à un personnage, ce serait lui. J'étais très grande gueule. Très bavarde. Et c'est marrant parce que ça me renvoie aussi à toute la question de

la popularité. Qui est populaire dans la classe ? On voit par exemple que « L'Amoureuse » a une emprise sur « La Meilleure Amie », mais qu'elle va aussi progressivement se transformer. Ce qui est génial dans cette histoire, c'est qu'ils se transforment tous, c'est touchant. Et pourtant, au départ, « L'Amoureuse » est assez horrible !

TM : La pièce est très intéressante pour cela en effet, parce qu'elle interroge aussi les phénomènes d'emprise. « Le Délégué » et ses « Sous-Fifres », « L'Amoureuse » et « La Meilleure Amie »... et pourtant malgré cela ils sont tous très émouvants dans cet apprentissage de la vie, des désirs frustrés... Même quand on voudrait les détester, on les trouve attendrissants.

JV : Oui, on les excuse. Chacun essaye de trouver sa place ! Ils sont tous très touchants et on peut vraiment s'identifier à chacun. Même « La Wifille » aux propos très fantaisistes ! D'ailleurs au départ, le personnage ne s'appelait pas comme ça, mais « La Fille d'Uber » et puis les collégiens nous ont dit « mais du beurre, du beurre, ça veut dire quoi ? » Clairement, la question des travailleurs Uber ne leur parlait pas vraiment ! Ce qui est génial, c'est que la question du stéréotype n'est pas poussée à l'excès. Il y a plein d'humanité. On voit des types mais c'est fait tout en finesse. Ce sont tous des adolescents qui essayent de faire comme ils peuvent dans ce monde malade. On suit comment progressivement ils essayent de voir au-delà de la peur et des *a priori* qui régissent le monde des adultes pour tenter de dynamiser tout ça et de dessiner un autre monde !

→ Propos recueillis en octobre 2023
par Juliette Courtois pour le Théâtre de la
Manufacture CDN Nancy Lorraine